PEUT-ON AVOIR UNE VRAIE VIE, UNE VIE À LA FOIS INTENSE ET JUSTE ?

CONFÉRENCE D'ALAIN BADIOU AU CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE LA COMMUNE AUBERVILLIERS, MARDI 5 AVRIL 2014, À L'ATTENTION DE LYCÉENS

https://www.youtube.com/watch?v=LYkGYFYzIYk

INTRO : QU'EST-CE QUE LA VRAIE VIE ?

Bonjour à tous. Je vais vous parler aujourd'hui, au fond, d'une chose très particulière, mais que vous connaissez parfaitement bien, c'est : qu'est-ce que c'est que la vie, qu'est-

1. La jeunesse est contradictoire : installer le feu, brûler l'installation

Parce que précisément la jeunesse est contradictoire, parce qu'elle est travaillée toujours plus ou moins par les deux tentations. **C'est l'idée qu'apporte l'exemple de Rimbaud : le discours de Badiou va s'appuyer sur l'image Rimbaud comme repère, pour explorer une voie qui semble paradoxale, un peu obscure au début : captatio de l'auditoire, séduire et amadouer, savoir l'accompagner et l'étayer dans la difficulté croissante du discours.**) Vous le savez très bien vous mêmes **appel à cet auditoire, ethos, là encore**) forcément, il y a un versant de la vie que vous pouvez aimer parce qu'il est du côté des jouissances, de l'intensité, de la force de vivre, de la découverte, et puis qu'il y a un autre côté de la vie, qui est, « d'accord, mais qu'est-ce que je vais faire, comment je vais m'installer ? » Il y a peut être bien un moment où il faut avoir un métier, se marier, élever des enfants, ça existe tout ça… Je vais rien faire de tout ça ? **Mise en scène de la pensée de l'auditeur : *captatio*, toujours.** Et donc, entre brûler sa vie et l'installer, il y a toujours un rapport tendu, contradictoire. On voudrait bien « installer le feu », mais le feu, c'est dur à installer ; on voudrait bien brûler l'installation, mais ce serait aussi la détruire. Ce sont des problèmes très concrets, qui se posent immédiatement lorsqu'on se demande où on va habiter, quel métier on va avoir, avec qui on va vivre, comment on va pouvoir payer ce qu'on a envie d'acheter, etc. Ce qui au fond constitue la vie ordinaire de tout le monde, en dépit du fait que par ailleurs on voudrait bien que la vie continue à pouvoir être une succession de moments intenses, heureux, forts. Vous voyez aussi que la première vie est une vie par morceaux, et la seconde, une vie dans la continuité au contraire, où on se demande au contraire comment on va installer les choses de façon durable.

Il y a toujours comme ça, dans les jugements portés sur la jeunesse, quelque chose qui est divisé. On peut : la première forme de la jeunesse, c'est-à-dire celle des moments intenses, on en a un peu peur, la société en a un peu peur, parce qu'elle se dit « Ohlala, ils veulent uniquement des moments intenses, qui peuvent aussi être des moments violents, de jouissance anormale, de soulèvement, de révolte, ça peut être attaquer la société, même au prix de sa propre vie ».

On voit quand même, vous le savez bien, ce qu'on a appelé les attentats, la possibilité pour certains hommes, ou femmes parfois, qui ne sont pas vieux, qui ont moins de trente ans la plupart du temps, et qui préfèrent finalement, c'est le comble de la première tentation, sacrifier leur vie dans le meurtre, l'horreur, le sang, plutôt que de la continuer, de l'installer. Ça existe… Toujours une source de peur quand la jeunesse est toujours du côté de la première tentation, massivement, quand elle n'a pas envie de s'installer vraiment car elle pense que le monde tel qu'il est ne mérite pas qu'on s'y installe. Le monde tel qu'il est n'est pas formidable, et s'installer est sinistre, finalement, et donc on va préférer rester très longtemps dans la première tentation, autant que faire se peut. C'est-à-dire en collectionnant les jouissances, ou en commettant de temps en temps des actes extraordinaires, qui peuvent être aussi bien terribles que sublimes.

Et puis d'un autre côté, la jeunesse ambitieuse fait peur aussi, parce qu'elle veut prendre la place de ceux qui sont déjà là. C'est évidemment le cas, la grande jeunesse ambitieuse, c'est celle qui dit aux anciens : poussez-vous un peu, c'est maintenant moi qui m'installe, vous avez exercé votre pouvoir sur moi assez longtemps, maintenant c'est moi qui vais tenir le manche.

2. La jeunesse fait peur, d'une façon ou d'une autre

C'est pour cela que les sociétés en général et les nôtres en particulier ont peur de leur propre jeunesse, car elles ne savent pas comment va s'instituer l'équilibre dans la jeunesse entre la première tentation, éclater sa vie, et la deuxième tentation, l'installer et prendre le pouvoir. Et donc c'est ça qui éclaire la difficulté pour toute société de considérer vraiment sa jeunesse. Et je suis sûr que vous avez les uns et les autres une expérience de cela, ce sentiment de ne pas être compris, d'une sourde inquiétude, d'une sourde hostilité.

C'est d'autant plus violent aujourd'hui qu'aujourd'hui, il y a par ailleurs un culte de la jeunesse : tout le monde veut être jeune, et ça ne simplifie pas les questions. Les vieux veulent être jeunes, vous le savez bien, ça s'appelle le « jeunisme » ; finalement, vieillir, c'est très mal. Autrefois, il faut vous en souvenir et vous le savez aussi, il y avait un culte de la vieillesse dans les sociétés traditionnelles. Le vieux, c'était le vieux sage, qui avait une longue expérience de la vie, qui transmettait les règles, la morale, etc. ; et le jeune devait

attendre ; on en avait peur aussi, dans ces sociétés là, mais on le renfermait, on le réprimait, « attend ton tour pendant que les vieux sont là Aujourd'hui c'est pas tout à fait comme ça parce qu'il y a un culte de la jeunesse et de la rapidité de la société, tout tourne, tout va très vite, l'argent, les marchandises, les transformations, tout ça va à toute allure, la technologie se transforme à chaque minute, et tout le monde veut rester dans le mouvement, rester jeune. Ça ne simplifie pas le problème parce que finalement, la jeunesse, on ne sait plus très bien où elle est, non plus. Demander à quelqu'un à partir de quand on cesse d'être jeune, c'est un vrai problème aujourd'hui… Beaucoup de gens diraient : « Ben, jamais peut être, après tout… », parce que comme on veut rester jeune et vous savez que c'est vrai pour le physique aussi : vous pouvez voir plein de vieux dans les parcs qui courent en jogging, en regardant leur tension artérielle sur un cadran pour savoir s'ils ne vont pas tomber d'un moment à l'autre dans les pommes : mais tout cela pour que le corps reste jeune ; et du côté des femmes, n'en parlons pas : chirurgie esthétique, ravalement, crèmes en tous genres… Dans les pays développés, comme le nôtre, le budget des produits de beauté est supérieur au budget des États pauvres : rien que les cosmétiques, cela représente des sommes formidables. Alors pourquoi tout ça ? Pour rester jeune. C'est un nouveau problème.

3. Le danger d'avoir peur : finir par créer de vraies raisons d'avoir peur…

Reprise du mouvement d'ensemble : clarté dans l'exposé, pause dans la réflexion

Je récapitule, au moment où j'en suis, pour ensuite voir autre chose. Un : il y a deux tentations constitutives concernant la vraie vie dans la jeunesse. Et ça, je crois que c'est un point qui est dans toute l'histoire. La tentation de consommer sa vie, de la brûler dans des instants mémorables, et la tentation inverse de s'installer dans la société telle qu'elle est et y prendre les positions de pouvoir. On peut dire que la première tentation va se faire contre les anciens, parce que c'est le goût de la révolte, de la transgression comme disent les philosophes, de faire des trucs pas très permis, de trouver des jouissances inconnues, etc. La deuxième va se faire aussi contre l'ordre des ancêtres, mais d'une toute autre manière : barrez vous, que j'me mette à votre place, et que j'occupe, moi, des positions de pouvoir de manière à pouvoir à mon tour faire suer les jeunes, comme dit Zazie dans le métro. Deuxième point : dans le monde contemporain, s'ajoute une difficulté supplémentaire, c'est qu'on ne sait pas quand être jeune se termine, parce que d'une certaine façon il y a une idéologie jeuniste, qui fait qu'y compris la plupart des adultes, des anciens, veulent montrer qu'ils sont encore jeunes, qu'ils suivent encore le mouvement, qu'ils ne sont pas des vieux crabes, et pour cela ils travaillent leur corps et leur esprit pour rester véritablement dans le mouvement.

Adresse directe aux jeunes : gravité du ton, « on a raison de se révolter »

Tout cela donne une inquiétude nouvelle concernant la jeunesse, et en particulier concernant la jeunesse la plus éloignée du pouvoir, qui habite les terribles banlieues, etc. Nous sommes dans une société qui a peur de sa jeunesse, c'est de plus en plus vrai, et si elle continue à en avoir peur, la jeunesse finira par lui donner de vraies raisons d'avoir peur… **(Passage à la généralisation : argument fort, convocation d'un jugement moral sur la société actuelle. Là, on sent qu'une tonalité plus grave est atteinte. Et de fait, on atteint ici un point extrême du discours de Badiou.)** Parce que c'est comme ça que ça se passe, quand vous avez sans raison peur de quelqu'un, il finit par vous donner de bonnes raisons d'en avoir vraiment peur. Il en a marre de cette peur qui pèse sur lui.

Récapitulation, reprise, avant le changement du regard apte à dépasser la contradiction

La jeunesse, c'est quand même ça, c'est une présence fondamentale dans la société, mais qui diffuse autour d'elle une sorte de crainte, de peur, parce que l'équilibre entre les deux tentations, on ne le connaît pas, et en plus parce qu'on aimerait bien rester jeune éternellement, ce qui n'est pas non plus une possibilité. Parce que si les vieux veulent rester jeunes, ils interdiront aux jeunes d'être jeunes. La jeunesse, on ne saura plus ce que c'est, il n'y aura plus de limites claires entre la jeunesse et la société en général.

III. LE POINT DE VUE PARADOXAL ET TRANSVERSAL DE LA PHILOSOPHIE : RÉINVENTER CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE

Nécessité de passer par ce lourd récapitulatif pour bien poser l'apparente impasse où l'on se trouve : penser communément, c'est ne pas pouvoir en sortir. D'où l'arrivée, enfin, du point de vue *paradoxal* : la réponse du philosophe. Après la fonction critique de la philosophie : décrire la réalité en pointant ce qui, en elle, « ne va pas de soi », c'est la fonction d'affirmation active de la philosophie, sa capacité « poétique » comme dirait Golse : proposer concrètement une voie singulière.) Alors dans tout ça, qu'est-ce que le philosophe peut dire qu'il faudrait faire

Ni l'une, ni l'autre des tentations : vers une redéfinition

1er impératif : S'installer sans perdre l'intensité

Ce que je pense, quant à moi, c'est qu'il faudrait inventer une formule qui permette de lier entre elles les deux tentations, c'est à dire de rendre possible qu'elles ne soient pas opposées l'une à l'autre. Il faudrait reconnaître qu'un certain type d'installation est nécessaire, sauf si vous êtes vraiment suicidaire, décidé à brûler votre vie jusqu'au bout. Si vous n'êtes pas décidé à brûler votre vie jusqu'au bout, c'est à dire à la désarticuler, à la transformer en un paquet de morceaux de plus en plus intenses, si vous n'êtes pas dans cette vision là, il faut bien s'installer, d'une manière ou d'une autre. Et donc la question de la vraie vie, ça devient *Comment est-il possible de s'installer sans perdre le sentiment de l'intensité de l'existence ?* C'est ça, le problème. Et c'est un problème que vous connaissez bien sous ses formes simples. C'est à-dire : est ce que ce que je dois faire, pour être correctement installé dans la société telle qu'elle est, va m'empêcher en réalité de « profiter » de ma jeunesse ? Ce qui veut dire : est ce que ce que je dois faire, le travail que je dois fournir, l'obéissance que je dois manifester pour être bien installé dans la société comme elle est, va m'empêcher de jouir de ma jeunesse, d'avoir ces moments intenses qui constituent la première tentation ?

2e impératif : Une installation qui admet l'aller et le retour

Ce que je voudrais vous dire, c'est ceci. **Progressivement, l'expression varie, Badiou « remue » toutes les façons de dire ce qu'il veut exprimer, afin de nous « préparer » à l'expression finale de son expression imagée de ce qu'est la vraie vie.)** Probablement, il faut s'installer, parce que c'est une nécessité, que si on décide de ne pas s'installer, on va s'installer dans un lent suicide, on va se clochardiser, devenir un brigand, il y a plusieurs hypothèses, on va devenir un trafiquant, toutes possibilités ouvertes, mais on va en définitive créer une vie intenable sous une forme ou sous une autre. Donc il faut s'installer, mais d'un autre côté, il faut être toujours prêt à partir, quelque chose comme ça. C'est- dire il faut s'installer, mais sans renoncer au fait que la possibilité qu'arrive quelque chose de réellement intense, intéressant, merveilleux, ne soit pas sacrifiée. Et donc, je dirai que la vraie vie, ainsi conçue, pour le philosophe, c'est l'idée d'une installation qui de l'intérieur d'elle- , admet qu'on la quitte, admet qu'on parte ailleurs, dans un autre mouvement, quitte à revenir. Autrement dit, c'est l'idée d'une installation qui admet des moments d'absence, si je puis dire, des moments où l'on peut quitter cette habitude, coutume, cette routine de la vie qui est pratiquement inévitable, de telle sorte qu'on accorde le droit de la première tentation de se manifester dans un mouvement que je dirais un mouvement de départ et de retour. Une installation qui admet le départ et le retour. **(Récapitulation en une formule. Importance, densité des formules dans ce texte. C'est un effet rhétorique fort, destiné à « marquer » (*movere*, pour mieux *docere*).)**

La distinction fondamentale entre le nécessaire et le bien

Alors vous me direz : qu'est-ce que c'est, ça ? Eh bien, ce que c'est, c'est probablement la possibilité que votre installation soit combinée avec l'idée que le monde tel qu'il est, dans lequel vous vous installez, n'est pas forcément bon, et que par conséquent vous soyez à la fois installé et critique de votre installation, en tant qu'elle est quelque chose de contraint, d'obligé, et que vous n'êtes pas dans la nécessité d'y obéir ou de la trouver formidable. Ça conduit à la distinction, dans la vie, entre ce qui est nécessaire et ce qui est bien. Et ça, c'est fondamental. Toute une série de choses de la vie sont en réalité nécessaires, si on les regarde de près.

Il y a eu toute une époque où la notion même de métier, de spécialisation, n'existait pas ; aujourd'hui, il faut choisir un métier, s'installer quelque part, et on peut penser que, en vérité, c'est comme ça, mais c'est pas parce que c'est comme ça, nécessaire, que je dois lui donner une valeur, que c'est très bien. Il se peut que quelque chose qui est très bien oblige, en réalité, à sortir de ce type d'installation. Et alors je pense qu'en vérité, toute la question de la vraie vie, c'est la question de la possibilité de sortir des contraintes de la vie installée. Non pas de les refuser absolument, parce que ça, c'est suicidaire, mais d'en sortir Et il y a un grand philosophe, Platon, qui a décrit ça, il a inventé une image, il a dit : nous vivons dans une caverne, et dans cette caverne, nous sommes dans l'ombre, nous ne voyons pas vraiment ce que peut ou doit être notre vie, et au fond, il faut toujours être prêt, dit Platon, à sortir de la caverne. Il faut que nous soyons toujours prêts, d'une certaine façon, à modifier l'équilibre de notre vie.

Longue péroraison : vers une conclusion qui « monte »

Retour au poème : anabase, justement… Galvanisation

Et sur ce point, je voudrais terminer, là encore, par un poème. Avant de vous parler de ce poème, je voudrais vous dire de quoi il traite. Il traite de ceci : qu'est ce que c'est que partir ? Quelle est la relation entre s'installer et partir, dès lors qu'on veut être dans la vraie vie ? Et alors il va dire : partir, c'est d'une certaine manière concevoir sa vie non pas comme une installation, mais comme une navigation. S'installer, c'est s'installer dans quelque chose qui est soi-même capable de mobilité, de départ et de retour. Et en vérité, cette possibilité du retour, il l'appelle, dans le poème dont je parle, « anabase ». Et son propos, et celui que je voudrais aussi vous transmettre, c'est concevoir la vie comme anabase. Un mot savant, grec, qui veut dire monter et redescendre, la montée et la redescente. Ça se réfère à une histoire, que je vous raconte, de mercenaires grecs. À l'époque, c'est comme aujourd'hui, il y avait des guerres partout, et beaucoup d'entre elles se faisaient avec des mercenaires, pas des gens du service militaire normal, mais qu'on payait pour aller faire la guerre pour untel ou untel. Tout un paquet de mercenaires grecs avaient été embauchés par un roi perse, pour lutter contre ses ennemis. Alors les mercenaires grecs, ils étaient en Perse, la Turquie actuelle, et ils faisaient la guerre, et voilà que dans une bataille, le gars qui les a achetés est tué, le propriétaire des mercenaires est liquidé : vous avez tout le paquet des mercenaires grecs qui se retrouvent dans un pays inconnu, sans chef, sans plus rien à faire, et ils sont égarés littéralement. L'anabase raconte comment ils vont tous seuls se déplacer dans ce pays inconnu, remonter, remonter et arriver jusqu'à la mer, et quand ils vont arriver jusqu'à la mer, ils auront l'impression d'être chez eux, car c'étaient tous des marins en réalité. Et il y a une scène magnifique : vous imaginez, ces mercenaires de l'époque, ces genres de gars, tout d'un coup ils voient la mer, et disent : « La mer, la mer, la mer », et ils sont revenus chez eux. La vie, je pense, devrait être un peu comme ça. C'est à-dire une installation qui fait qu'on peut retourner chez soi parce qu'on en est parti, et que du coup, il n'y a pas contradiction absolue entre l'installation et l'intensité, mais l'intensité peut se loger à l'intérieur de l'installation. Et le poème dont je vous parle, qui est du poète des années 1950, Saint-John Perse, c'est ce qu'il nous dit. Il commence par opposer, vous allez l'entendre, l'idée de bâtir, idée de l'installation, et l'idée de naviguer. C'est peut-être ça l'image finale. Est ce qu'on ne pourrait pas s'installer dans un bateau plutôt que dans une maison, dans quelque chose qui bouge plutôt que dans quelque chose qui est immobile ?

Voilà ce qu'il dit sur ce mouvement : *Par-dessus les actions des hommes sur la terre, beaucoup de signes en voyage, beaucoup de graines en voyage, et dans un grand souffle de la terre, qui parle de bâtir ? j'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces, et ma pensée n'est point distraite du navigateur.*

Adresse conclusive au public : exhortation à agir

Alors vous voyez, à travers ça, je me poserai la question suivante, qui est la vôtre : être jeune, aujourd'hui, c'est un avantage, ou c'est un inconvénient ? Au regard des deux tentations, de ce qui est possible, que peut-on dire là-dessus ? Je pense que le monde devra changer pour accueillir sa nouvelle jeunesse, al jeunesse telle que vous al voyez, vous. et la nouvelle terre, sera celle de tous les jeunes qui inventent la nouvelle pensée, les nouvelles actions, les nouveaux départs dont le monde a besoin. Il faut que la pensée soit à l'échelle du monde tout entier, et finalement, qu'on ait dès le départ une pensée de la mobilité des choses, du monde.

Redites vous ça : *J'ai vu la terre dans de vastes espaces, et ma pensée n'est point distraite du navigateur…* Ce serait peut être ça, alors, la vraie vie.

Ce serait qu'à l'intérieur même du vaste monde, dans lequel je suis toujours nécessairement installé, ma pensée garde l'idée de la navigation. Elle garde l'idée de ce qui est ailleurs, de ce qui est différent, de ce qui pourrait me donner l'idée de nouvelles intensités, de nouvelles expériences de vie. Et c'est Rimbaud aussi, qui a dit : « L'amour doit être réinventé ». On peut, être, transplanter cela, et dire, et ce sera votre tâche, (**là se situe l'appel, l'exhortation et, par delà la provocation, la convocation, impérieuse**) ce sera pas forcément facile : entre les deux tentations, la vie elle-même doit être réinventée. Eh bien qu'il n'y aurait pas de formules de la recette de la vraie vie, mais seulement quelque chose qui vous serait confié, c'est-à-dire

inventer la possibilité d'une vie nouvelle qui ne soit ni installée ni fragmentée, mais qui accepte d'être son propre mouvement, son propre désir.

Voilà, merci.

(…)

Plus tard, dans la discussion

Mes très chers, je voudrais vous indiquer juste un point supplémentaire, un commentaire un peu différent. Il faut vous rendre compte que du point de vue de ce qui a été dit ici, vous êtes dans un moment historique, parce que, au fond, aujourd'hui, pour les raisons que j'ai vite expliquées, la jeunesse est elle même devenue un problème. C'est pas simplement qu'elle soit dangereuse, comme toujours les vieux ont eu peur des jeunes, c'est une vieille histoire ; mais : « Qu'est ce que c'est qu'être jeune aujourd'hui ? » est devenu une question difficile. C'est pas avoir seize, vingt cinq, trente-deux ans. Certains, à ces âges, sont encore chez leurs parents parce qu'ils n'ont pas de logement. Que veut dire « la jeunesse », ça doit être réinventé, ça aussi. Si quelqu'un peut réinventer ce que sont les jeunes, ce sont les jeunes, c'est pas le vieux qui vous dit : « je vous indique ce que c'est qu'être jeune, maintenant obéissez », comme si être jeune était devenu une obligation. Donc si vous voulez que l'idée même de la jeunesse soit conservée, gardée avec tout ce qu'elle porte d'inventer l'avenir, etc., aujourd'hui, c'est un problème. Autrefois, il y avait des définitions de la jeunesse, même il n'y a pas si longtemps, un garçon était jeune jusqu'au service militaire, et ne l'était plus ensuite, il devait se marier, s'installer, etc. Ça s'appelait des initiations ; dans les vieilles sociétés, il y avait un moment où on initiait les jeunes, ils passaient un examen de jeunesse si je puis dire, et ensuite ils étaient âgés, adultes ; il n'y a rien comme ça aujourd'hui. Vous pouvez vous dire : je serai toujours jeune, ou je ne le suis jamais. Or je vous le dis : vous avez la tâche de réinventer ce que c'est qu'être jeune. Pensez y. Ça se fera pas sans vous, ça c'est sûr.